

Michel de Nostre-Dame dit Nostradamus (1503-1566). Auteur des célèbres prophéties publiées entre 1555 et 1558 et médecin de Charles IX. Né dans une famille de juifs convertis de Saint-Rémy-de-Provence. Estampe populaire, Bibliothèque nationale.



# Juifs séfarades et provençaux

## La transmission de l'héritage andalou

Par-delà les persécutions, les juifs du Midi ont joué un rôle majeur de transmetteurs des richesses culturelles du monde ibérique.

PAR DANIÈLE IANCU

Du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, de nombreux éléments précisent les rapports étroits noués entre les communautés juives catalanes et ibériques de *Sefarad*, et les collectivités sœurs du Midi de la France (*Provencia*).

Des migrations dans les deux sens, consécutives à la croisade des albigeois et aux exils frappant le judaïsme français (1306, 1322), se poursuivent jusqu'en 1391 – date fatidique pour les juifs catalans.

Proximité géographique et étroites relations spirituelles, intellectuelles, familiales et commerciales expliquent cette interpénétration et cette homogénéité des judaïsmes de l'espace occitano-catalan. C'est un même monde socioculturel qui anime les communautés de *Sefarad* et de *Provencia*.

Plus tard au XV<sup>e</sup> siècle, les implantations juives du Midi de la France subsistant dans l'aire provençale héritent du riche passé languedocien qui avait été tant nourri et

fécondé par le judaïsme catalan et ibérique. Du bannissement des juifs d'Espagne (1492), des anciens comtés de Roussillon et de Cerdagne (1493), aux expulsions locales (Arles 1493, Tarascon 1496), puis générales affectant la Provence (1500-1501), les imbrications sont étroites. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle enfin, lorsque se retrouvent à Marseille ou à Aix-en-Provence des convertis d'origines catalane et ibérique, les *neofiti* ou nouveaux chrétiens de Provence, frappés en 1512 par un "nouvel impôt sur les néophytes", seront à leur tour accusés de judaïser, à l'instar du modèle fourni outre-Pyrénées.

### **EN FUITE DEVANT LES PERSÉCUTIONS DES ALMOHADES ; DES JUIFS ANDALOUS EN LANGUEDOC (MILIEU XII<sup>e</sup> SIÈCLE)**

Première donnée notoire et classique, que cette installation dans le Languedoc d'émigrés juifs du Sud de la Péninsule en fuite devant les envahisseurs almohades. Des familles zélées fuyant les persécutions parvinrent ainsi en France méridionale, véhiculant avec elles de l'Andalousie natale un savoir ibérique d'expression arabe.

Le premier lignage, issu de Joseph Kimhi, s'installa à Narbonne et s'attela surtout à des travaux de philologie et d'exégèse biblique ; le fils David deviendra "le Prince des grammairiens" et son fameux ouvrage de lexicographie, le *Shorashim* ou *Livre des racines*, fera autorité.

La deuxième parenté, celle des Ibn Tibbon, allait offrir au judaïsme languedocien quatre générations de lettrés, savants et traducteurs de l'arabe en hébreu.

C'est ce climat fébrile d'intense activité spirituelle qui allait faire l'admiration d'un visiteur célèbre : Benjamin de Tudèle.

### **LE CARNET DE ROUTE DE BENJAMIN DE TUDÈLE**

Ce rabbin voyageur, venu de Navarre, visita dans les années 1160-1165 les communautés du Midi de la France et laissa par écrit ses impressions. Sa relation de voyage constitue pour l'historien un repère utile et définit un siècle – le XII<sup>e</sup> – d'essor économique, de prospérité sociale et intellectuelle.

Les communautés languedociennes qu'il décrit dans son carnet de route semblent très paisibles et abritent nombre de savants juifs ; il y fleurit des écoles talmudiques célèbres à la fréquentation choisie et parfois lointaine.

Ce sont tour à tour Narbonne, "ville ancienne de la Torah" où vivent "de grands lettrés" ; Béziers "où les sages abondent" ; Montpellier, "la ville du volcan" ou "du mont", où exercent "les plus grands lettrés de notre temps" avec, parmi eux, "des hommes riches et charitables".

Quant à Lunel et Posquières, ces cités aujourd'hui de moindre importance, elles auraient compté autrefois des collectivités juives glorieuses, réputées et hospitalières pour les étudiants itinérants ou étrangers.

Pour la Provence, Benjamin rapporte qu'à Marseille, "ville des *geonim* et des savants", existaient "deux communautés distinctes", avec école talmudique et hauts personnages ; d'Arles, il évoque le collège rabbinique réputé.

Si Benjamin a cité les communautés les plus prestigieuses, il faut savoir qu'au XII<sup>e</sup> siècle l'habitat juif s'égrène et fleurit sur tout l'espace méridional, aussi bien dans les villes que dans les villages ; essaimage de la population qui traduit encore

une certaine quiétude et tranquillité. Un tel contexte, serein et ouvert, favorable aux dons de l'esprit, offrit au judaïsme méridional du XIII<sup>e</sup> siècle un véritable âge d'or. Les potentialités andalouses s'épanouirent et décuplèrent en terrain languedocien, qui devint un foyer exceptionnel de pensée et de science juives, d'échanges spirituels stimulés autant par la vaste entreprise de traductions que par l'éclosion croissante de créations originales.

De célèbres controverses et polémiques s'y greffèrent, témoignant de l'extrême effervescence qui régnait au sein de ces juiveries du Midi.

Dans le Midi, les intellectuels de Lunel et de Montpellier trouvèrent auprès des maîtres andalous des réponses aux questions qu'ils se posaient et auxquelles le Nord, conservateur, n'avait su répondre. Finalement, ce sont les communautés juives languedociennes qui furent les véritables héritières de la pensée maïmonidienne, constituant un terrain original, fertile, sorte de trait d'union ou de passerelle entre les *tsarfatim* de France et les *sefaradim* de l'Ibérie.

Parallèlement au mouvement rationaliste et philosophique, d'autres expressions du judaïsme languedocien médiéval – ésotérisme et mysticisme à Posquières avec Isaac l'aveugle surnommé le "père de la Kabbale" – fleuriront et trouveront un prolongement en Catalogne avec le centre kabbalistique en train de se former à Gérone.

En avance sur leur temps, les juifs du Languedoc connurent dans des heures fastes une renaissance avant la lettre à l'intérieur de collectivités minoritaires, certes marginalisées, mais éprises de culture et de sciences, cultivant d'ailleurs longtemps la langue des lettrés espagnols : l'arabe.

#### **LA PERSISTANCE DE LA CONNAISSANCE DE L'ARABE DANS LE MIDI DE LA FRANCE**

On ne manquera pas en effet de considérer combien dans les familles de lettrés méridionaux à tradition ibérique on tint à entretenir, au fil des générations, la pratique de l'arabe qui permettait l'approche de tant d'œuvres fondamentales produites en Espagne.

C'est Juda ibn Tibbon, l'ancêtre de la célèbre famille, qui recommande inlassablement à son fils de l'application en calligraphie arabe, du soin dans la tenue d'une bonne bibliothèque composée comme il se devait de manuscrits autant hébreux qu'arabes ; on sait que c'est ce fils Samuel qui traduira le *Guide* de Maïmonide.

On pourra s'étonner encore d'observer au XIV<sup>e</sup> siècle, chez les lettrés du comté de Provence, la connaissance de l'arabe.

Kalonymos ben Kalonymos, le célèbre juif arlésien de souche narbonnaise, né en 1287, qui fit ses études à Salon, était "le plus habile pour traduire de l'arabe en hébreu" selon le témoignage d'Immanuel de Rome, ami de Dante. Ses nombreuses traductions en témoignent : Ali ibn Ridwân, Al-Fârâbî, Al-Kindî (1314) et surtout Averroès.

Tels furent l'impact et l'étendue de la transmission juive des richesses culturelles du monde ibérique, fécondée dans tout le Midi de la France à partir de l'apport arabo-andalou du XII<sup>e</sup> siècle : toute cette maturation spirituelle et créative avait résulté en somme d'un temps de crise. D'autres temps de crise surviendront aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles : persécutions des albigeois, bannissement de 1306 suivi de rappels et de renvois, massacres de 1320, autant de moments fatidiques où l'on verra inversement

les juifs du domaine royal languedocien se réfugier – certes dans le comté de Provence voisin – mais plus encore en Catalogne.

#### **TEMPS TROUBLES ENCORE GÉNÉRATEURS DE MIGRATIONS (XIV<sup>E</sup> SIÈCLE)**

Lors de la croisade des albigeois, des rescapés juifs biterrois se sauvent en Catalogne. Deux précieuses traces épigraphiques racontent cet événement et témoignent du rapport étroit entre vestiges juifs languedocien et catalan.

L'inscription synagogale de Béziers (1214), qui peut être vue au cloître de la cathédrale Saint-Nazaire, fournit des éléments d'histoire locale non négligeables.

La pierre d'Olot, du Musée biblique de Gérone, raconte l'exil de courte durée des Biterrois et leur retour à Béziers, évoquant ainsi le souvenir ébloui que les originaires de Béziers rentrés chez eux avaient conservé de leur communauté d'origine agressée. La survivance par-delà les siècles de ces traces offre des repères tangibles : la pierre d'Olot constitue une preuve palpable de l'implantation juive biterroise en Catalogne. Ces migrations s'expliquent en grande partie par la proximité géographique de la France méridionale et de la Catalogne, et ce mouvement de va-et-vient se poursuivra naturellement dans d'autres moments de crise.

L'année 1306 vit l'expulsion des juifs de France par Philippe le Bel. On sait que ce monarque avait déjà – sombre prélude ? – dès 1276 ordonné l'éviction des juifs des petites agglomérations ; on sait aussi que la situation des juifs français avait empiré avec l'arrivée des juifs anglais frappés en 1291 de bannissement. A ce moment-là l'Aragon avait accueilli une première vague de réfugiés (quelques dizaines d'hommes, de femmes et d'enfants).

L'arrêt de 1306 conduisit donc les juifs languedociens à se réfugier en terre d'Aragon : de la même façon que les juifs de la France du Nord s'intégrèrent facilement en terre rhénane où ils avaient avec leurs coreligionnaires affinités culturelles et religieuses, ceux du Languedoc trouvèrent en Catalogne (et dans le comté de Provence) des terrains aisés d'absorption, favorisés autant par la proximité géographique que par d'étroites relations spirituelles et familiales.

Les persécutions atteignirent leur paroxysme avec l'accusation d'empoisonnement des puits par les juifs en 1321, et en 1322 quand le troisième fils de Philippe le Bel, Charles IV, résolut dès son arrivée au trône de les expulser à nouveau.

Il faut savoir que l'expulsion de 1322 atteignait tous les juifs du royaume de France, du Languedoc et de Bourgogne. Les réfugiés de 1322 furent autorisés par Jacques II à s'installer en Aragon ; parmi eux, de nombreux convertis de force que les juifs autochtones encourageaient à retrouver le judaïsme ancestral. L'Inquisition, quand elle put les dépister, les châtia sévèrement. Il est certain que l'intégration des réfugiés de 1306 facilita l'arrivée des nouveaux venus.

Ainsi, de même que le judaïsme ibérique avait nourri et stimulé – avec l'apport andalou – le judaïsme languedocien, plus tard fin XIII<sup>e</sup>-début XIV<sup>e</sup> siècles, les rescapés français de ce même judaïsme languedocien allaient apporter à la Catalogne, à l'Aragon leurs riches potentialités spirituelles, scientifiques : que l'on songe à Ibn Caspi (commentaire sur l'Écclésiaste), à Aaron ha-Cohen de Lunel (son ouvrage hal-hahique), à Kalonymos ben Kalonymos (sa *Pierre de Touche* honorant dix sages

catalans), au poète Yedahia Penini de Béziers. En science et en médecine, les traductions des réfugiés rehaussèrent le niveau déjà élevé des coreligionnaires autochtones. Mais la Catalogne connut à son tour en 1391 son cortège de drames et de souffrances, éprouvant durement les communautés de Barcelone, Gérone, Lérida, Cervera, et ayant raison de leur existence. Cette fin de XIV<sup>e</sup> siècle, tragique pour la Catalogne, entérina trois ans plus tard l'éradication définitive des juifs du royaume de France après une "dernière période autorisée" qui dura un peu plus (de 1359 à 1394), le temps d'une génération. Le rideau tombait sur l'histoire médiévale des juifs languedociens, presque en même temps que sur celle de leurs frères catalans contraints à la conversion, égaux en misère, avec lesquels ils avaient entretenu dans l'épreuve comme dans la vie quotidienne tant de liens étroits.

Ainsi, tel un mouvement pendulaire de balancier, des juifs catalans durent à leur tour chercher refuge dans le Midi de la France : non plus dans un Languedoc vidé définitivement de ses juifs, mais dans le comté de Provence qui, à l'instar des terres ibériques et malgré les rudes épreuves de 1348<sup>1</sup>, leur offrait encore un siècle de sursis.

1. Le fléau noir affecta durement les petites collectivités de Toulon et de Haute-Provence qui eurent à souffrir d'une série d'émeutes : ces manifestations d'antijudaïsme inscrites dans un climat de crise modifièrent la physionomie des communautés provençales : désertion rurale, baisse démographique et chute du pouvoir contributif.

La nouvelle carte des communautés juives au XV<sup>e</sup> siècle s'est considérablement modifiée. Du côté de l'Espagne, l'émergence d'une société marginale de *conversos* est la conséquence des drames de 1391 qui ensanglantèrent la Castille et l'Aragon : ces massacres, inscrits dans un climat de troubles économiques et de prédications incendiaires, ont entraîné un mouvement massif de conversions forcées jugées valides par l'Eglise, poursuivies par l'aversion populaire.

Un siècle supplémentaire consenti aux juifs ibériques ; le même siècle de présence autorisée pour les juifs du comté de Provence. Il faut souligner enfin que, dans cette aire méridionale du XV<sup>e</sup> siècle, une présence juive subsiste aussi dans la principauté d'Orange, le Dauphiné, dans le comtat Venaissin et la ville d'Avignon, et naturellement dans l'ancien comté de Roussillon-Cerdagne.

Après tous ces temps de crise, générateurs toutefois de relations privilégiées et de migrations dans les deux sens, il convient d'évoquer aussi des temps plus calmes, des périodes relativement tranquilles où des échanges commerciaux et matrimoniaux purent se nouer. De même que le juif fut – grâce à ses vertus linguistiques... et à ses exodes – un intermédiaire économique notoire, il se révéla pour les mêmes raisons un intermédiaire intellectuel certain.

Pour le comté de Provence, nous possédons nombre de matériaux sur les relations commerciales ou familiales nouées avec les juifs ibériques, et également sur le prolongement d'une culture héritée du Languedoc. Le XV<sup>e</sup> siècle provençal connaît le prolongement de ces temps fastes où les juifs languedociens offraient au monde juif méditerranéen des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles un véritable foyer de culture, de sciences, de bouillonnement et d'affrontement d'idées. Il n'y aura certes pas la floraison intellectuelle propre aux juiveries du Languedoc, avec sa moisson de traductions et d'œuvres originales, mais plutôt des vestiges repérés çà et là d'un passé brillant.

#### **DU BANNISSEMENT IBÉRIQUE (1492) A L'EXPULSION PROVENÇALE (1501)**

C'est à Marseille que l'on perçoit des incidences directes du formidable bannissement ibérique. En fait, bien avant la montée des périls, la pressantant vraisemblablement,

un flux et un reflux de juifs s'opèrent de l'Espagne vers l'Italie en passant par Marseille.

L'expulsion des juifs ibériques va être l'occasion d'un fructueux commerce pour les marins marseillais. Moyennant des prix exorbitants, ils affrétaient leurs bateaux aux juifs exilés pour leur permettre de gagner l'Italie et le Levant. Qu'on en juge :

31 mars 1492 : expulsion des juifs d'Espagne ; juillet 1493 : expulsion locale des juifs d'Arles (sans oublier en septembre-octobre 1493 le renvoi des juifs des comtés de Roussillon et de Cerdagne) ; 22 mars 1496 : expulsion locale des juifs de Tarascon ; 5 décembre 1496 : expulsion ou plutôt conversion massive des juifs du Portugal.

L'imbrication chronologique est étroite : tandis que le judaïsme ibérique a vécu, celui de Provence est en cours de liquidation. En 1500-1501, les décrets provençaux d'éradication générale portent l'empreinte du précédent espagnol. Dans les attendus des édits, on trouve les arguments ou arguties suivants : "puisque'ils ont été deschassés de partout..." ; on tolérera les conversions simulées, pas le cryptojudaïsme. En Provence, ceux, nombreux, qui resteront en adoptant la religion majoritaire, désormais appelés "néophytes", auront certes au départ un comportement maranique qui dérangera assurément : on dénoncera les stratégies matrimoniales de ces anciens juifs qui, malgré le pas considérable franchi, s'allieront longtemps entre eux. Leur solidarité de groupe, leur ascension sociale progressive seront sans doute à l'origine de la taxation toute spéciale de 1512 qui pèsera sur eux.

En tout cas, les convertis de Provence – même en butte à la méfiance de la société globale leur reprochant longtemps cette "extraction judaïque" – feront souche, se greffant assez rapidement sur les plus hauts lignages du terroir provençal.

Ceux qui optèrent pour l'exil en demeurant juifs quittèrent la Provence devenue inhospitalière et abordèrent des rivages lointains plus tolérants : ceux d'Italie, des Balkans et d'Afrique du Nord.

D'autres, qui ne parvinrent pas à s'arracher au sol méridional, tentèrent de se réfugier tout près, dans les terres pontificales<sup>2</sup>. En ces lieux, si la présence du Saint-Siège permit à l'histoire des juifs de perdurer jusqu'à la Révolution française, leur mode d'existence se dégrada sensiblement. Ils paieront la faveur du non-exil par une réduction considérable de leurs libertés à l'intérieur de communautés résiduelles et marginalisées.

D'une décision d'expulsion programmée en 1569 mais en partie avortée, il résulta un mouvement d'émigration vers la Terre promise, observé autour de 1570, lorsque de nombreux juifs comtadins et avignonnais parvenus à Marseille furent acheminés vers le Levant.

#### ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

*Juifs et judaïsme en Languedoc*, sous la direction de Bernhard Blumenkranz, collection "Franco-Judaica", Toulouse, 1977.

Gérard Nahon, *Inscriptions hébraïques et juives de France médiévale*, collection "Franco-Judaica", Paris, 1986.

Danièle Iancu, *Les juifs en Provence. De l'insertion à l'expulsion*, Préface de Georges Duby, Institut historique de Marseille, Marseille, 1981.

Danièle et Carol Iancu, *Les juifs du Midi. Une histoire millénaire*, éd. Barthélemy, Avignon, 1995.

Danièle Iancu, *Etre juif en Provence au temps du roi René*, Albin-Michel, Paris, 1998.

2. C'est en Avignon que la famille ha-Cohen venue de Huete en 1492 se réfugia ; Joseph, qui deviendra le célèbre auteur de *La Vallée des Pleurs*, y naquit en 1496 et n'y demeura que cinq ans avant de poursuivre avec les siens les chemins d'errance en territoire génois.